

Archipels. Sandrine Marc

Avec le soutien à la photographie documentaire
du Centre national des arts plastiques







20 mai 2021 __ F_167_P02

Moïse











1 avril 2021 __ F_161_P03
la cachupa











5 septembre 2020 __ F_140_P01

Moïse





2 septembre 2020 __ F_137_P02





5 novembre 2020 __ F_146_P05
le chardonneret



5 novembre 2020 __ F_146_P04
les ruches



















6 novembre 2020 __ F_147_P09
les cardons



5 septembre 2020 __ F_138_P02
les graines et les aigrettes de cardons



Qualifier le terrain

J'ai choisi de travailler dans un territoire précis, situé à quelques kilomètres de Paris, un terrain en marge dans lequel je me suis rendue régulièrement entre septembre 2020 et 2021 pendant la crise sanitaire du Covid.

Comment le qualifier ? Ce n'est pas un terrain vague, vague au sens de vide. Cet espace est un lieu pratiqué et habité par différentes formes de vie. Il pourrait faire partie des délaissés urbains : ces espaces « indécis, dépourvus de fonction, sur lesquels il est difficile de porter un nom » selon le *Manifeste du Tiers Paysage* de Gilles Clément.

Sur la carte, c'est une zone blanche comme celles explorées par Philippe Vasset dans *Un livre blanc*.

Vue d'en haut, sur la vue satellite, c'est une tâche verte, un interstice en rupture avec le tissu urbain environnant. Il est classé zone N, zone naturelle. Son sol n'est pas impérimabilisé, c'est un îlot de terre d'une surface de cent hectares niché en bordure des grands ensembles, du tissu pavillonnaire et d'une zone industrielle. Il est fragmenté par les voies de chemin de fer et traversé par une rivière. Les parcelles qui le composent sont limitrophes de trois communes, des noms de villes stigmatisés, caricaturés par certains médias.

Chaque parcelle est façonnée par les habitants qui la pratiquent, les ambiances et les usages y sont distincts : des jardins spontanés, une prairie partagée entre maraîchage et pâturage, une ferme. Les abords des jardins ne sont pas accueillants, on y fait l'expérience d'un paysage dégradé, altéré, témoin d'un monde abimé, un paysage après-coup au sol retourné avec monticules et tranchées creusées pour empêcher l'installation d'un camp. L'entrée sert souvent de décharge. On accède à des jardins vivriers en s'engageant sur les chemins de traverses qui innervent le terrain. Cet usage informel est toléré, on peut le rapprocher des communaux du Moyen-Âge, avant l'enclosure, les terres en bordure des villages étaient exploitées en commun par les populations les plus pauvres ce qui leur permettait d'assurer un moyen de subsistance. Les jardinier.e.s sont originaires du Cap Vert, la communauté se déplace de toute l'Île de France pour se réunir et travailler la terre. Ils tiennent le terrain, ils le nettoient par endroit, ils le ménagent, ils le subdivisent en lopins marqués par des clôtures de fortune pour délimiter et protéger les espaces plantés, avoisinants avec des espaces non cultivés qui accueillent une végétation rudérale.

Leur méthode de culture me fait penser à une pratique d'acupuncture, ils piquent dans la terre des tuteurs de bois sur lesquels grimpent les plants qui donneront des haricots. L'accès à l'eau n'est pas facile, faire avec, ça veut aussi dire faire sans. Bricoler, récupérer, transformer, investir du temps et du travail, beaucoup d'efforts qui peuvent être anéantis du jour au lendemain. Leurs gestes façonnent un monde, la lumière et les saisons le métamorphosent, j'ai vu un champ de ruines devenir un jardin. De l'autre côté des rails, le paysage est un reste du passé maraîcher et agricole de la Plaine de France. Une petite partie de la prairie est cultivée, la plus grande partie sert de paturage pour les vaches. Deux fermes laitières centenaires, situées en zone inondable donc non constructible, appartiennent à la même famille depuis quatre générations, elles sont bien ancrées dans le tissu local, les habitants viennent y acheter du lait cru, une des fermes est un espace pédagogique. Lorsqu'on connaît ce paysage, peut-on encore imaginer le passage d'une route, une deux fois deux voies à travers la prairie ? Ce vieux projet plane comme une menace sur le terrain depuis quarante ans.

La figure de l'oiseau dans sa petite cage peut être lue comme la métaphore d'un enfermement, mais sa captivité n'est que temporaire, le chardonneret s'est blessé et Merzak en prend soin. Les images sont ambiguës, mon rapport avec elles l'est aussi. Pour cette restitution du travail diffusée sur internet, j'ai construit une séquence en éliminant les photographies qui pouvaient rendre le lieu reconnaissable. Rendre visible ces espaces et les usages cachés dans les plis de la ville est-ce les mettre en danger ?

La friche, considérée comme un lieu sale et désordonné, a longtemps fait l'objet de dévalorisation, ces critiques ont entraîné une rupture avec la nature ordinaire et son invisibilisation. Une rééducation du regard sur ces espaces au devenir incertain et précaire est nécessaire pour les apprécier comme des refuges, vecteurs de sociabilité, des microcosmes accueillant une diversité biologique et ménageant une cohabitation sans stratégie de domination. Le terrain que j'ai choisi d'arpenter est peut-être à situer du côté de l'hétérotopie telle que la définit Michel Foucault « ces espaces différents qui sont la contestation des espaces où nous vivons ».

Processus

J'ai commencé ce travail en 2019 en faisant la rencontre de plusieurs familles au moment où elles préparaient la terre pour semer. J'ai photographié pour décrire les états de surface du sol et montrer la manière dont il est investi par ses habitants. Je suis retournée sur place en 2020 pour rendre les photographies aux personnes représentées. Le retour des images a généré de nouveaux portraits, le don a entraîné un contre-don, en échange des tirages, j'ai reçu des biens comestibles : des fèves, des petits pois, de l'aillet, du laurier que j'ai cuisiné en rentrant chez moi, une manière de prolonger les liens.

Je fais l'expérience du territoire en engageant mon corps par la marche. Il s'agit d'éprouver l'espace pendant des journées entières pour percevoir ce qu'il s'y joue. Il y a une dimension relationnelle dans cette pratique du paysage, qui inclue et sollicite tous les sens, la vue mais aussi l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût. Photographier me permet de parler avec des inconnus, une pratique qui ouvre un espace de rencontre et qui invite à prendre le temps de s'arrêter, s'asseoir pour discuter et échanger si l'occasion s'y prête.



Au printemps, je me suis déplacée en observant l'apparition des différentes espèces végétales rudérales. Ce geste simple à l'égard du vivant réclame une attention particulière : regarder le paysage à une autre échelle. J'ai composé un herbier photographique pour apprendre à reconnaître et à nommer les plantes. En été et à l'automne, j'ai récolté des graines, je les ai empaquetées pour les redistribuer, les semer et les utiliser pour un autre projet.

La bourse du Centre national des arts plastiques reçue en juillet 2020 m'a permis de passer du temps sur les terrains décrits dans ma note d'intention. J'ai étendu ma recherche sur trois terrains, un seul est restitué dans ce compte rendu. Ce travail s'inscrit dans la continuité d'un ensemble photographique commencé en 2016 sur la représentation et la perception des paysages franciliens.

J'ai travaillé avec des films argentiques au format 120, en couleur, développés et numérisés par un laboratoire.

Les films et les vues sont indexés F136 à F177,

j'ai produit à partir de ces fichiers :

- 250 tirages, format 8 × 10 cm encartés dans 10 × 15 cm
- 150 tirages, format 18 × 24 cm
- 28 tirages, format 24 × 30 cm, accompagnés d'un texte.
- un compte rendu diffusé en ligne

Autres objets de collecte

- une vue aérienne
- un corpus de fichiers numériques nommés, développés et archivés, outils potentiels pour raconter le terrain
- des prises de son
- divers fragments d'objets et matériaux ramassés
- 30 planches au format 27×39 cm pour conserver les plantes séchées prélevées *in situ*
- un herbier photographique de 200 planches imprimées en couleur au format 17×25 cm, les plantes sont nommées et reproduites à échelle 1
- un prototype de livre pour restituer les photographies prises le 5 février 2021 pendant le relevé de la diversité biologique poussant sur le sol de la bergerie
- une grainothèque
- une recherche iconographique et bibliographique de références

Sandrine Marc

sandrine.marc@gmail.com

[@sandrine_marc_](https://www.instagram.com/sandrine_marc_)

sandrinemarc.com